

La rentrée de janvier

comme le fleuve et qui emporte avec paresse les deux gamins vers leur adolescence et les premiers flirts.

Quelques ombres planent pourtant... L'ombre de la guerre de Corée puis du Vietnam, conflits lointains qui les rattrapent sournoisement et viennent entacher les jours heureux. L'ombre du racisme ancré dans cette Amérique profonde et bien-pensante. L'ombre de la mort qui, comme à son habitude, rôde dans les ouvrages de Besson, colorant d'intensité chaque instant. Mort de Richard, le frère de Thomas, qui ne reviendra jamais de Corée, assassinat de Kennedy, de Martin Luther King. Le miel de l'enfance a comme un arrière-goût de sang.

Les États-Unis se convulsent, oublient leurs valeurs, perdent leurs repères. La grande histoire rejoint la petite. Car vient l'heure des choix. Paul et Thomas ne feront pas les mêmes. Le premier ralliera les combats estudiantins anti-ségrégationnistes, le second optera pour l'engagement militaire contre les Vietcongs. Et entre les deux hommes, une ombre sublime, celle de la belle Claire qui promet d'attendre le retour de Thomas, l'homme de sa vie, tandis qu'il part vaillamment défendre son pays. Il faut alors apprendre « à vivre avec cette béance, sa défection, sa disparition, son échappée belle ». Mais face à l'impitoyable tyrannie des sentiments, les absents sont démunis. Chacun sait qu'ils ont toujours tort...

Cécilia Dutter

Onuma Nemon, Roman, Verticales, 214 pages, 18,50 euros

Bordeaux, années 1950. Quartiers Saint-Michel et Saint-Augustin. Deux « faubourgs » populaires de la capitale girondine, deux univers distincts pourtant. Le premier, central et près du fleuve, a aujourd'hui encore la réputation d'être un véritable melting-pot – entendre : « foyer d'émigration ». Le second, à l'ouest, est plutôt peuplé de locaux, ici bien *gras*.

C'est au sein de cette géographie et de cette généalogie que se situent ce *roman* et son narrateur, Nycéphore, un enfant touché au plus profond de son être par la mort de son frère. L'histoire débute ici, sorte de naissance métaphorique. L'on suit alors la vie du jeune garçon, de l'école à ses escapades urbaines en passant par les jeux dans le jardin en compagnie de son chien Black. La fuite onirique est son seul salut et passe par son regard *biaisé* d'enfant, atteint *de surcroît* d'une kératite ; cela ne l'empêche guère de nous offrir des descriptions panoramiques, où la lumière envahit l'espace visuel : il est un « Tirésias, aveugle et voyant ».

À la manière des impressionnistes, son monde se décompose en faisceaux de taches – de mots – dont la poésie a rarement été aussi picturale. Cependant, ce texte n'est pas seulement horatien, la richesse des détails très *à rebours* se mêlant à une lumière tantôt *petit pan de mur jaune* tantôt crue, aveuglante. Le langage populaire aux accents céliniens côtoie des passages forgés par une langue parfois précieuse, qui devient le seul moyen d'échapper à la brutalité extérieure. À cela s'ajoutent des mouvements cinématographiques – le travail du bois par la figure paternelle – faisant de ce livre une synthèse du genre romanesque, de son apogée au XIX^e siècle à son éclatement et sa remise en question au XX^e, car la narration plutôt classique est souvent interrompue par les visions fantasmagoriques du jeune héros, découvrant sous l'apparente minéralité/réalité de la cité toute une vie organique/féerique de petits êtres cachés dans les murs et dans chaque objet digne d'intérêt.

Ce *roman* appelle les souvenirs : ceux de l'auteur/narrateur – le texte s'approche du genre autobiographique – comme ceux du lecteur : Onuma Nemon réussit à nous faire revivre ces impressions, sentiments et sensations que l'on croyait perdus. Car le pays de Nycéphore, oscillant entre le rêve et une certaine réalité, est bien celui que, enfants, nous prenions pour *vrai*.

De sa naissance à sa renaissance par la découverte de son amour pour Senta, une jeune bohémienne – qui clôt l'histoire et lui permet de grandir, *comprenant* sa place en ce monde et *acceptant* la mort

La rentrée de janvier

de son frère –, le lecteur est littéralement captivé... L'art – qui n'est pas au musée mais en toute chose – personnifié par cette figure gitane devient alors *sauveur*; et, en filigrane, se dessine un hommage aux quartiers populaires bordelais que les réhabilitations de ces dernières années et la *boboïsation* sont en train de faire disparaître. Un roman-mémoire, en quelque sorte.

Arnaud Bongrand

Iouri Droujnikov, La Seconde Femme de Pouchkine, traduit du russe par Lucile Nivat, Fayard, 143 pages, 12 euros

Sur son site internet, Iouri Droujnikov caractérise l'élaboration de son nouveau genre, « le micro-roman », par une nouvelle approche, « le moebiusisme » : il s'agit de dérouler le récit sur le fameux ruban de Moebius qui, s'il a l'air d'un simple anneau vrillé, a la particularité de n'avoir qu'une seule face et qu'un seul bord, c'est-à-dire que quiconque y progresse retourne à son commencement sur le plan opposé. Pour le dire plus prosaïquement, à la fin du roman la boucle est bouclée *et* le gant est retourné. On observe bien une construction similaire dans *La Seconde Femme de Pouchkine*, dernier roman de l'écrivain russe dissident, connu en France pour son samizdat *Des anges sur la pointe d'une aiguille*, tableau mordant de l'URSS sous Brejnev. Todd, étudiant américain un peu mou de littérature russe à Stanford, célibataire craintif et endurci, ouvre le roman par la célébration mouvementée de son anniversaire et le clôt comme père adoptif d'un enfant malade dans un orphelinat à Saint-Petersbourg. S'ouvrant et se refermant sur le même point inversé, le récit progresse ainsi de façon fluide et se retourne subrepticement, accompagnant son personnage féminin dans l'amplification de ce qui paraît d'abord une inclination un peu fantasque, en un pathétique délire qui la conduit proprement de l'autre côté du ruban, sous la surface de la